

“ Vous êtes des Canadiens
comme les autres.

Oui, nous sommes des Canadiens
mais pas comme les autres.”

mais l'épanouissement et le rayonnement de la culture française en Amérique du Nord, nous sommes tous des nationalistes culturels. Mais il y a d'autre part, un nationalisme politique qui était en sommeil depuis près d'un demi-siècle et qui ressurgit tout à coup. Est-ce que cette résurgence vous a étonné, vous qui avez été un observateur du Canada et du Canada français depuis 1947, où vous a-t-elle paru naturelle ? N'a-t-on pas vu, sous de Gaulle, la résurgence d'un certain nationalisme français qui semblait bien endormi en France aussi ? Est-ce que ces deux phénomènes sont différents ?

C. Julien. Je suis tenté de penser qu'une certaine résurgence du nationalisme en France, sous de Gaulle, est un phénomène de compensation à la perte de nos colonies. Evidemment, le phénomène au Canada, au Québec ou chez les Canadiens francophones, ne peut être de même nature.

G. Pelletier. C'est certain. Mais il y a aussi un nationalisme anglo-canadien dont vous avez sûrement été témoin. Il est motivé de façon différente : il s'agit, pour nos compatriotes anglophones, de se distinguer des Américains. Aux anglophones, qui vous disent : « Qu'est-ce que vous avez, les Québécois, à vous singulariser ? Vous êtes des Canadiens comme les autres », nous répondons : « Oui, nous sommes des Canadiens, mais pas comme les autres ». Et, quand des compatriotes de langue anglaise me demandent d'expliquer cette attitude, je réponds : « C'est très simple : vous avez le même sentiment à l'égard des Américains : Quand ils vous disent, par amitié, que vous avez tout en commun avec eux et qu'au fond cette frontière du Canada est totalement artificielle, cela vous hérisse et vous affirmez votre différence ». Il y a donc un double nationalisme qui a eu tendance, évidemment, à être beaucoup plus virulent au Québec parce qu'il a pris une forme politique.

C. Julien. Aussi, à cause de la langue. Mais, au-delà de ce nationalisme, il y a une forme d'expression de ce nationalisme : le séparatisme. Pendant longtemps, beaucoup de Français et un certain nombre de Canadiens ont commis la même erreur d'appréciation : ils ont sous-estimé le séparatisme d'autres provinces canadiennes. Il y a fort longtemps que j'avais été frappé par le séparatisme de la Colombie-Britannique. C'est un courant qui n'a pas cessé de s'affirmer.

Je crois que souvent on sous-estimait les séparatismes de provinces anglophones, séparatisme motivé, non par des raisons culturelles, mais par des raisons économiques. Il est plus facile de commercer avec les Etats-Unis dans le sens nord-sud qu'à travers les Rocheuses dans le sens est-ouest. Cette ignorance des autres formes de séparatisme a créé beaucoup de passions inutiles.

G. Pelletier. On retrouve là des mythes et des ignorances mutuels : une des choses que les Français ont le plus de difficulté à comprendre, c'est un Etat fédéral. La France est un Etat unitaire et centralisé. Je rencontre ici, presque chaque jour, des gens qui me disent : « Mais pour régler cette histoire du Québec, pourquoi ne donnez-vous pas un gouvernement aux Québécois ? » Je leur réponds : « Parce qu'ils en ont déjà un, figurez-vous ! »

De la même manière, des Canadiens peuvent dire, devant certaines manifestations de nationalisme régional, en France : « Pourquoi ne leur donnez-vous pas un gouvernement, comme chez nous ? sans se rendre compte des problèmes énormes que cela poserait, à contre-courant de toute la tendance historique française depuis Louis XI ou depuis la Révolution.

C. Julien. Il y a une question que j'aimerais vous poser : est-ce que, par vos contacts en France, vous avez le sentiment que beaucoup de Français voient toujours dans le Québec une province très cléricale, très catholique, et ignorent cet effondrement spectaculaire de l'Eglise ? Est-ce que, selon vous, la révolution religieuse qui a frappé le Québec est largement connue des Français que vous fréquentez ?

G. Pelletier. De ceux que je fréquente, oui. Le bouleversement religieux s'est produit chez nous à un moment où les communications étaient rétablies entre la France et le Québec. Le fait a été tout de suite perçu. Lorsque j'ai présenté mes lettres de créance au président de la République, M. Giscard d'Estaing, sa première question fut celle-ci : « Expliquez-moi ce que j'entends dire sur la transformation religieuse au Québec ». Votre président, vous le savez, a séjourné au Québec en 1947 ou 1948. Il a connu le même Québec que vous, un milieu ancré dans ses traditions religieuses. Sa question ne m'a pas étonné. Mais d'autres Français, en très grand nombre, me l'ont posée dans les mêmes termes : « Com-